

préhistoire, une mère n'aurait pas pu se permettre de rester indifférente à son nouveau-né, fût-ce pendant quelques minutes. Ainsi, ce désir intense doit être immédiat. Ce phénomène est une condition préalable essentielle à l'enchaînement de stimuli et de réactions, consécutif à la rencontre de la mère et de son enfant.

Que se passe-t-il si on empêche l'attachement d'avoir lieu, si on enlève le bébé alors que sa mère est censée le caresser, le porter vers sa poitrine, dans ses bras et dans son cœur, ou si la mère subit trop l'effet des médicaments pour vivre pleinement cet attachement ? Apparemment, le stimulus d'attachement, s'il n'est pas satisfait par la rencontre tant attendue avec le bébé, cède la place à un état de deuil. Dans toute l'histoire des naissances humaines, lorsque la mère ne ressent pas cette vive tendresse, c'est parce que le bébé est mort-né. La réaction psychobiologique est une réaction de deuil. Lorsque le stimulus est laissé sans réponse, les forces du continuum supposent qu'il n'y a pas de bébé et que l'élan d'attachement doit être annulé.

Quand, tout à coup, l'hôpital moderne, après des heures ou même seulement des minutes, rend le nouveau-né à sa mère, elle se culpabilise d'être incapable de " cajoler " ou " d'aimer son bébé à la folie " et souffre d'une tragédie civilisée classique appelée " dépression post-partum normale "... juste quand la nature l'avait au mieux préparée à un des événements émotionnels les plus profonds et les plus influents de sa vie.

Une louve fidèle au continuum des loups serait pour un bébé humain de ce stade une mère plus adéquate que la mère biologique du bébé, qui est alitée à un mètre de celui-ci. La louve, elle au moins, serait tangible ; la mère humaine, quant à elle, pourrait tout aussi bien se trouver sur Mars.

Dans les chambres des maternités occidentales, il y a peu

de chance d'être consolé par une louve. Le nouveau-né dont la peau réclame à tout prix le toucher originel de douceur, de chaleur et de chair vivante, est enveloppé dans un vêtement sec et sans vie. Peu important ses pleurs, on le " range " dans une " boîte ", elle aussi sans vie. (Et cela, pour la première fois depuis des siècles d'évolution et son séjour dans l'utérus). Les seuls sons qu'il perçoit sont les vagissements d'autres victimes souffrant de la même et indicible agonie. Ces sons ne représentent rien pour lui. Il pleure et pleure encore ; ses poumons, nouvellement exposés à l'air, sont épuisés par le désespoir dans son cœur. Personne ne vient. Faisant confiance à la vie, comme il est inscrit dans sa nature, il fait la seule chose dont il est capable, et continue à pleurer. Finalement, une éternité plus tard, il s'endort, épuisé.

Il se réveille au milieu d'un silence cruel, dans l'oubli, dans un endroit sans vie. Il crie. Des pieds à la tête, il brûle de désir, de volonté et d'impatience. Il suffoque et hurle jusqu'à ce que ses sanglots résonnent dans sa tête et la fassent vibrer. Il crie jusqu'à ressentir une douleur dans la poitrine et dans la gorge. Il ne peut plus supporter cette souffrance. Ses sanglots s'affaiblissent et cessent. Il écoute. Il ouvre et ferme les poings. Il roule la tête d'un côté puis de l'autre. Rien n'y fait. C'est insupportable. Il recommence à pleurer, mais cela en est trop pour sa gorge épuisée ; il s'arrête. Il raidit son petit corps torturé par le désir et en retire un léger soulagement. Il agite les mains et gigote. Il s'arrête, capable de souffrir, mais incapable de penser, incapable d'espérer. Il écoute et se rendort.

Lorsqu'il se réveille, il mouille sa couche et cela le distrait un instant de son tourment. Mais le sentiment agréable d'uriner, ainsi que la sensation chaude et humide du liquide qui coule le long de son corps ne durent qu'un instant. La chaleur

s'est immobilisée, se refroidit et devient moite. Il agite ses jambes, raidit son corps, sanglote. Désespéré, il hurle sa misère avant de sombrer dans un sommeil solitaire.

Tout à coup, le voilà soulevé : rejaillissent ses attentes de recevoir ce qui lui est dû. Quelqu'un retire sa couche mouillée. Soulagement. Des mains vivantes touchent sa peau, soulèvent ses pieds et plient un nouveau linge sans vie et absolument sec autour de ses jambes. Un instant plus tard, c'est comme si ces mains et la couche mouillée n'avaient jamais existé. Il n'a aucune mémoire consciente, aucun soupçon d'espoir. Le bébé se trouve dans un vide insupportable, sans notion de temps, dans l'immobilité, le silence et le désir, rien que le désir. Son continuum enclenche des mesures d'urgence mais celles-ci ne sont prévues que pour surmonter de légers écarts par rapport à un traitement correct ou pour susciter le soulagement chez quelqu'un qui – normalement – désirera le lui prodiguer. Son continuum n'a pas de solution adaptée à une telle extrémité, malgré le large éventail d'expériences dont il dispose. Le bébé, après n'avoir respiré que quelques heures, a déjà atteint un degré de désorientation qui dépasse les pouvoirs salvateurs du puissant continuum. Il ne connaîtra probablement plus jamais le sentiment de bien-être qu'il ressentait dans l'utérus et qui aurait dû l'accompagner pour le reste de sa vie. Il part naturellement du principe que sa mère se comporte de manière adéquate envers lui et que leurs motivations et actions respectives doivent se compléter tout naturellement.

Quelqu'un arrive et l'élève délicieusement dans les airs. Il est en vie. On le porte un peu trop délicatement à son goût, mais il y a du mouvement. Enfin, il se retrouve à sa place. Son agonie a complètement disparu : il est blotti dans les bras de sa mère. Bien que sa peau ne puisse pas témoigner d'un

soulagement – à cause des vêtements : aucune nouvelle de chair vivante contre la sienne -, ses mains et sa bouche signalent que tout est normal. La joie de vivre, normale dans le continuum, est presque à son comble. Le goût et la texture du sein sont là ; le lait chaud coule dans sa bouche avide. Il entend les battements de cœur qui auraient dû être le lien constant, la rassurante continuité après son séjour dans l'utérus. Des choses bougent devant lui et respirent la vie. La voix qu'il entend le rassure également. Seuls ses vêtements et l'odeur (sa mère se parfume à l'eau de Cologne) lui laissent un arrière-goût de manque. Il tète et quand il se sent rassasié et bien à son aise, il s'endort.

Au réveil, il est en enfer. Aucune mémoire, aucun espoir, aucune pensée ne peut le reconforter de ce purgatoire morose en lui rappelant sa visite à sa mère. Des heures passent, des jours, des nuits... Il pleure, se lasse, s'endort. Il s'éveille et mouille sa couche. À ce stade-là, il n'en retire plus aucun plaisir. Le plaisir du soulagement ressenti au plus profond de lui cède en effet très vite la place à un crescendo de douleur vive lorsque l'urine chaude et acide coule sur sa peau maintenant irritée. Il hurle. Ses poumons épuisés doivent crier pour surpasser cette sensation de brûlure aiguë. Il hurle jusqu'à ce que douleur et pleurs l'épuisent et il tombe de sommeil.

Dans son hôpital qui ressemble à tous les autres, les infirmières débordées changent tous les bébés à heures fixes, qu'ils soient au sec, mouillés depuis peu ou depuis très longtemps. Les fesses irritées, ils sont renvoyés chez eux où ils pourront être soignés par quelqu'un qui a le temps de s'occuper de ces choses-là.

À son arrivée dans la maison de sa mère (on ne peut certainement pas dire que ce soit chez lui), le bébé a déjà un

bon aperçu de ce qu'est la vie. Ses impressions ultérieures seront déterminées par ce stade de pré-conscience, marqué par ce qu'il vit. Ainsi, la vie est pour lui synonyme de solitude, de souffrance et d'insensibilité à ses signaux.

Mais il ne renonce pas. Tant qu'il y aura de la vie en lui, ses forces vitales lutteront toujours pour rétablir un état d'équilibre.

En réalité, il n'y a aucune différence pour lui entre la maison et la maternité de l'hôpital, sauf en ce qui concerne ses fesses irritées. Les heures où il est éveillé, l'enfant les passe dans la nostalgie, le désir ardent et l'attente interminable que le bon ordre des choses soit rétabli. Quelques minutes par jour, son désir devient réalité, car voilà qu'on répond à son besoin plus qu'ardent d'être touché, porté et bougé. Sa mère fait partie de celles qui, après avoir longuement réfléchi, ont décidé de lui autoriser l'accès à leur sein. Elle aime son bébé d'une tendresse qu'elle n'a encore jamais ressentie auparavant. Au début, c'est difficile pour elle de le recoucher dans son berceau après la tétée, surtout parce qu'il pleure désespérément. Mais elle est convaincue qu'elle doit le faire parce que sa propre mère lui a expliqué (et *elle* sait de quoi elle parle) que si elle cède à ses caprices, il deviendra un enfant gâté et lui causera bien des soucis plus tard. Elle veut tout faire pour le mieux. Pendant un instant, elle ressent que le petit être qu'elle tient dans ses bras est plus important que tout.

Elle soupire et le recouche gentiment dans le berceau orné de petits canetons jaunes et assorti à toute la chambre. Elle s'est donné beaucoup de peine pour la décorer de rideaux molletonnés, d'une carquette en forme de panda géant, d'un mobilier blanc, d'une baignoire et d'une table à langer équipée de poudre, d'huile, de savon, de shampooing, d'une brosse à

cheveux, dans des tons étudiés spécialement pour les bébés. Des illustrations de bébés animaux vêtus comme des humains égaient les murs. La commode déborde de petits gilets, de grenouillères, de petits chaussons, de bonnets, de mouffles et de couches. Dessus, on a placé un agneau en peluche et un vase de fleurs – fleurs coupées de leur racine – car sa maman " aime " aussi les fleurs.

Elle ajuste le gilet de son bébé et le couvre d'un drap brodé et d'une couverture qui porte ses initiales. Elle en sourit de satisfaction. Rien n'a été oublié dans la décoration de la chambre bien qu'elle et son jeune mari n'aient pas encore les moyens de s'offrir les meubles prévus pour le reste de la maison. Elle se penche pour déposer un baiser sur la joue toute douce de son bébé et s'écarte tandis que le premier cri d'agonie ébranle le corps de l'enfant.

Doucement, elle ferme la porte. Elle lui a déclaré la guerre. Il faut que sa volonté l'emporte. À travers la porte, elle entend ce qui ressemble aux cris d'une personne torturée. Son sens du continuum l'identifie comme tel. La nature ne dicterait pas au bébé de hurler au martyr si tel n'était précisément pas le cas. *L'heure est aussi grave qu'elle en a l'air.*

La mère hésite, le cœur tourné vers son tout-petit, mais tient bon et s'éloigne. Il vient juste d'être changé et de boire. Elle est persuadée dès lors qu'il n'a pas *vraiment* besoin de quelque chose. Et elle le laisse pleurer jusqu'à l'épuisement.

Il se réveille et pleure à nouveau. Sa mère s'assure, par l'entrebâillement de la porte, qu'il est bien installé. Doucement, comme pour ne pas éveiller de faux espoirs, elle referme la porte. Elle se presse vers la cuisine où elle était en train de travailler et laisse une porte ouverte pour surveiller le bébé au cas où « il lui arriverait quelque chose ». Les cris du bébé

cèdent la place à des vagissements tremblotants. Vu que cela ne suscite aucune réaction, la force motrice de ce signal se perd dans ce vide confus où le soulagement aurait dû depuis longtemps se manifester. Il observe. Il y a un mur derrière les barreaux de son petit lit. Il fait sombre. Il ne peut pas se retourner. Il ne voit que les barreaux, immobiles, et le mur. Au loin, il entend des sons sans signification. Autour de lui, le silence. Il regarde les murs jusqu'à ce que ses yeux se ferment. Lorsqu'ils se rouvrent, les barreaux et le mur sont exactement comme avant, mais la lumière est encore plus terne.

Entre les éternités qu'il passe couché sur le côté, à regarder les barreaux et le mur, il y a d'autres éternités où, sur le dos, il peut voir les deux rangées de barreaux et le haut plafond. Au loin, il y a toujours ces mêmes formes sans vie.

Quelquefois, il sent du mouvement ; quelque chose lui couvre les oreilles, feutrant ainsi les sons ; on l'enfouit sous une pile de couvertures. Durant ces moments, il peut voir la grande toile de plastique blanche qui tapisse l'intérieur du landau. Parfois, lorsqu'on l'a couché sur le dos, il peut apercevoir le ciel et l'intérieur de la capote et parfois même, des grands blocs qui défilent avec le paysage. La cime des arbres est très loin, d'ailleurs elle ne le concerne pas non plus. De temps en temps, des gens se penchent vers lui en parlant entre eux ou, plus rarement, en s'adressant à lui.

La plupart du temps, ils secouent un hochet devant ses yeux, et puisque l'objet est si proche, le bébé sent qu'il est proche de la vie. Il tend les bras et s'agite, pensant qu'on va l'emmenner à sa place. Quand le hochet touche sa main, il le saisit et le porte à sa bouche. C'est mal. Il agite ses bras et le hochet se retrouve par terre. Quelqu'un le lui rend. Il apprend que lancer un objet fait venir quelqu'un. Il veut que cette